

Notre architecture traditionnelle en voie de disparition : un avertissement de l'Afrique

Dr Philippe YAVO Ph.D,

cabinetyavo@yahoo.com

*Responsable du Laboratoire Patrimoine et Art Africain (LPAA), Ecole Africaine des Métiers
de l'Architecture et de l'Urbanisme (EAMAU)*

Mots clés : *Architecture traditionnelle, Avertissement, Ruine, Régionalisme, Identité*

1. Introduction

L'architecture traditionnelle est communément reconnue comme un large marqueur d'identité de groupe, et son esthétique est souvent associée à la culture matérielle d'un peuple, d'une époque ou d'une région. Cette identité n'est pas constante et est souvent sujette à changement sur une période de temps.

En tant que système, l'architecture traditionnelle est également soumise à sa propre écologie interne, impliquant souvent une interaction complexe de facteurs sociaux, économiques, spirituels et environnementaux qui, parfois, peuvent s'avérer extrêmement variables. Bien que le changement soit inévitable et que la capacité des bâtisseurs traditionnels à répondre aux nouvelles technologies et conditions sociales soit proverbiale, c'est aussi l'une de ses faiblesses, et les travailleurs engagés dans des questions telles que le logement, le tourisme et les symboles de l'identité nationale en sont venus à comprendre que le traditionnel est un milieu extrêmement fragile.

L'une des menaces les plus notables à l'architecture traditionnelle est le fait que, dans la plupart des cas, les personnes les plus concernées par sa construction et son entretien sont aussi les moins nantis de notre société, et malgré le fait que leur travail a souvent été intégré dans des identités nationales, nous n'avons pas encore trouvé les moyens de les récompenser adéquatement pour leur industrie, leur originalité et leur invention.

Habituellement, la présence d'un touriste occasionnel qui pourrait ou non apporter une petite contribution à l'économie locale n'est pas une incitation suffisante pour l'entretien soigneux d'un bâtiment traditionnel, et si elles ont le choix, la plupart des familles opteront pour le confort offert par un bâtiment plus moderne. Face à la perte de tout un pan du patrimoine national, les gouvernements ont été impuissants à empêcher les modifications de leur paysage national et, en désespoir de cause, la plupart des acteurs culturels ont opté pour une politique de musées à ciel ouvert.

Bien que la législation sur le patrimoine historique ait rencontré un succès notable dans certaines parties du monde, l'imposition d'un statut mythique de site du patrimoine mondial de l'UNESCO ne peut réussir que dans la mesure où ses habitants peuvent être persuadés de participer à ses processus.

2. Régionalisme et identité

Le concept de régionalisme a longtemps été associé à des facteurs de langue, de littérature, de cuisine, d'esthétique, de croyance spirituelle et, plus généralement, de culture, et donne à un

peuple un sentiment d'homogénéité de groupe qui le distingue de ses voisins. Souvent, les identités qu'ils créent donnent naissance à de puissantes forces politiques dont le besoin de reconnaissance formelle peut parfois conduire à des conflits et à la violence. Le président De Gaulle a un jour demandé « Comment peut-on gouverner un pays qui compte 246 variétés de fromages ? (Lloyd & Mitchinson, 2008 : 50), mais pour des exemples pratiques, nous n'avons qu'à regarder les récentes luttes pour l'autonomie qui se déroulent actuellement en Catalogne, au Soudan, au Cachemire, en Mongolie, dans le nord de l'Irak et en Turquie, pour ne citer que celles-là.

L'environnement bâti est probablement l'un des marqueurs les mieux reconnus de l'identité régionale. Dès 1875, l'architecte français Viollet-le-Duc écrivit un livre qui emmenait ses lecteurs dans un voyage mythique de l'architecture domestique de l'humanité (1875), un voyage qui couvrait les édifices de la plupart des premières civilisations méditerranéennes et moyen-orientales. Invariablement, Le Duc réduisait ses exemples à une série de stéréotypes ou de « styles » prototypiques, en utilisant un système d'analyse que l'on qualifierait aujourd'hui de structuraliste. Il n'hésite pas non plus à porter un jugement sur les sociétés qu'il est censé visiter, qualifiant les Normands de « grossiers, rusés, rapaces et cupides » (1975 : 332) tandis que les Hellènes sont considérés comme « énergiques, robustes et intrépides » (1875 : 195). Étant donné qu'au cours de sa vie, il n'a jamais voyagé trop loin au-delà des limites de son propre environnement, son travail a dû dépendre fortement des informations fournies par d'autres voyageurs.

Depuis lors, un certain nombre d'autres auteurs ont utilisé la même méthodologie structuraliste pour décrire l'environnement bâti historique. Les Fletcher, à la fois père et fils (1896), proposèrent à l'origine un « arbre de l'architecture » darwinien dont les racines étaient solidement ancrées dans la construction égyptienne, assyrienne, grecque, chinoise, japonaise et péruvienne. Après avoir suivi une évolution interculturelle et historique, l'« arbre » a ensuite culminé avec l'émergence du Mouvement moderne en Amérique du Nord, promouvant ainsi une vision ferme d'après-guerre d'une culture internationaliste sous leadership occidental et nord-américain.

Forde (1934) a basé son analyse sur des facteurs géographiques et économiques qui mettaient particulièrement l'accent sur la technologie et l'adaptation climatique, ce qui résonnait avec le modernisme croissant de cette époque. Ce n'est que dans les années 1970 que les architectures indigènes d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Asie ont commencé à trouver une place dans les bibliothèques des universités d'architecture traditionnelles (Guidoni, 1978).

Néanmoins, dans les universités d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord, les écrits des historiens modernistes, tels que Jencks (1973) et Frampton (1980) restent à ce jour les ouvrages de référence dominants dans l'enseignement de l'architecture. Bien qu'Oliver ait longtemps souligné qu'un certain nombre de technologies et de traditions peuvent coexister avec bonheur au sein d'une même tradition vernaculaire (1975), les architectes modernistes persistent dans leur reconnaissance du "traditionnel" actuel uniquement dans la mesure où il s'applique à un environnement urbain (Jencks, 1975 : 28). Ce faisant, ils ont élevé certains types de constructions urbaines récentes au rang de « folk », à l'instar de Venturi dans son étude sur Las Vegas (1966).

Contrairement aux affirmations modernistes, l'incorporation de blocs creux et d'écrans solaires dans une conception moderne ne répond pas aux exigences d'une identité régionale. Ni,

d'ailleurs, l'utilisation de l'esthétique locale. L'identité régionale va au-delà de l'utilisation de contrôles thermiques et d'une couche de peinture, et cherche à créer les espaces, les signes et les sémiologies de la société locale, ce qui ne peut être trouvé que dans un amalgame de ses technologies de construction et de ses coutumes sociales. Par exemple, le cercle, dans la société africaine, est un symbole de leadership, et entrer dans un espace d'arrivée circulaire est un signal immédiat aux visiteurs africains qu'ils sont entrés dans un lieu de pouvoir politique.

Sans une telle symbolique, l'entrée d'un bâtiment ministériel est dépouillée de sa signification et réduite à un autre espace encore. C'est pourquoi l'arène semi-circulaire des Union Buildings à Pretoria reste un symbole puissant du leadership d'une nation, bien qu'elle ait été conçue à l'origine pour répondre aux besoins idéologiques d'un système politique postcolonial dominé par les Blancs. C'est quelque chose que les lecteurs critiques de ce volume voudront peut-être retenir : que, sauf quelques exceptions notables, le symbolisme et la métaphore sont des éléments du langage local de l'architecture moderne qui manquent singulièrement aux exemples choisis.

3. La perte de la tradition comme identité

Il serait facile d'attribuer la perte de notre patrimoine rural à une tendance croissante à l'urbanisation et à l'utilisation de matériaux industriels, mais cela n'a pas toujours été vrai. Au cours du XXe siècle, trois menaces principales sont apparues : les conflits humains, le gouvernement totalitaire et l'amélioration du niveau de vie.

À la fin du Moyen Âge, l'imposition croissante d'un système féodal oppressif a encouragé de nombreuses familles rurales à se déplacer vers les centres urbains où le système de gouvernement était plus représentatif. Bien que la nature de la vie en ville les oblige à apporter un certain nombre de modifications à la construction de leurs maisons, la technologie de construction qu'ils utilisent reste essentiellement rurale et les villes deviennent, en quelque sorte, les dépositaires des technologies de construction traditionnelles. Bien qu'une partie de cela ait été perdue à cause des changements de planification et des incendies occasionnels, la plupart des centres urbains d'Europe ont conservé leur caractère essentiellement médiéval jusqu'en 1939, lorsque le monde a apparemment déclaré la guerre à ses villes. En conséquence, pendant le conflit de 1939-45, de grands centres d'importance culturelle, tels que Varsovie, Monte Cassino et Dresde, ont été délibérément réduits en décombres, tandis que, plus récemment, Alep, Bagdad, Sarajevo, Bayrut et Kaboul ont subi le même sort. En termes sociaux et culturels, ces pertes ont été irréparables.

Un deuxième facteur a été la politique de collectivisme agricole suivie par les gouvernements communistes d'Europe de l'Est et de Chine, où les communautés paysannes ancestrales ont été démolies et leurs populations réinstallées de force dans de nouvelles villes dont la planification reflétait une philosophie moderniste inflexible. Le résultat escompté était la destruction des centres historiques de la vie politique et culturelle et leur remplacement par un système social qui se tournait vers le gouvernement central pour les décisions politiques. L'Union soviétique a suivi une politique similaire de colonisation d'après-guerre dans un certain nombre de républiques satellites, telles que l'Ukraine, tandis que les Chinois suivent maintenant la même politique au Tibet et en Mongolie. Pour ne pas être en reste au cours des années 1970 et 1980, le régime sud-africain de l'apartheid a mis en œuvre une politique d'expulsions forcées comme moyen de détruire les centres de résistance politique et la tradition culturelle.

La troisième et plus pernicieuse menace pour le régionalisme et la culture régionale ne réside pas dans l'ingénierie sociale et une mentalité totalitaire, mais plutôt dans le gouvernement démocratique et la richesse qui vient du développement économique. Aujourd'hui, la principale menace qui pèse sur le patrimoine historique des pays en développement réside dans l'atteinte d'un niveau de vie plus élevé et le remplacement volontaire d'un ordre ancien par les valeurs, les biens et l'esthétique d'une société nouvelle et plus prospère.

Invariablement, les acteurs de la conservation historique et culturelle ont décrié ces événements mais, en général, ont été impuissants à arrêter ces destructions et, en désespoir de cause, se sont tournés vers une politique de musées à ciel ouvert. Ainsi, alors que l'Allemagne, le Viet Nam, la Roumanie et la Papouasie-Nouvelle-Guinée tiennent encore leurs architectures rurales pour des symboles nationaux et les affichent sur leurs timbres-poste, en réalité aujourd'hui de tels édifices ne se trouvent que dans l'environnement très contrôlé d'un musée.

Il est donc évident que les concepts d'architecture vernaculaire et d'identité de groupe sont profondément liés. Ils sont également difficiles à maintenir dans une société qui connaît des changements sociaux et un développement économique rapides. Il est difficile de demander à une famille de vivre dans des conditions d'habitat « traditionnelles » pour quelques touristes qui pourraient venir visiter leur village. Non seulement cette situation n'est tenable que dans des conditions de pauvreté, mais elle devient positivement pesante si des conditions de vie alternatives offrant un niveau de vie plus élevé sont facilement disponibles. L'eau potable et l'électricité l'emportent à chaque fois sur les valeurs esthétiques, et d'ailleurs, dit-on, une communauté peut abandonner ses habitations pittoresques, mais ils ont toujours leur cuisine, leur costume traditionnel, leur danse, leur langue et leurs valeurs spirituelles pour proclamer leur identité de groupe. Les Italiens ont depuis longtemps abandonné leurs charrettes siciliennes colorées tirées par des ânes, mais les ont remplacées par des machines Ferrari et Maserati, puissants symboles de l'identité italienne.

La vérité est qu'une fois que les anciennes coutumes commencent à s'éroder, ce n'est qu'une question de temps avant que d'autres valeurs ne soient également laissées pour compte et avant longtemps un mode de vie ne soit plus. Les trulli italiens, dans la région des Pouilles, sont très admirés et beaucoup d'entre eux ont survécu en tant que communautés viables, mais leurs habitants d'origine ont disparu depuis longtemps, tout comme leurs valeurs et leur mode de vie profondément conservateur. Au lieu de cela, ils ont été remplacés par des colonies d'artistes et de citadins aisés à la recherche d'une maison de week-end. L'ordinateur a remplacé les chèvres et les poulets mais, heureusement, la parabole de télévision continue d'être tenue à distance par les arrêtés municipaux.

Conclusion

La génération d'architectes diplômés dans les années 1970 a été élevée avec les théories d'Amos Rapoport et de Victor Papanek résonne dans nos oreilles ; avec les livres de Paul Oliver et Labelle Prussin comme ouvrages de référence standard, et les mots de l'abbé Laugier gravés dans nos esprits. « Ne perdons jamais de vue notre petite cabane rustique », proclame-t-il, car on y trouve toutes les leçons d'architecture à apprendre (Laugier, 1727). Aucun d'eux ne nous a prévenus que le sous-texte silencieux de l'architecture vernaculaire serait l'extrême pauvreté de ses bâtisseurs.

En effet, l'ennemi unique et le plus puissant de l'architecture traditionnelle aujourd'hui doit être les conditions de vie abjectes de ses bâtisseurs, car c'est là que résident les raisons qui motivent les gens à rejeter les coutumes ancestrales, les valeurs familiales et la culture et à les remplacer par les images de l'industrialisation et de la masse produit des dieux consommateurs.

En Afrique de l'Ouest, la plupart d'entre nous se demandent comment un tel changement a pu se produire en si peu de temps. Après tout, nous avons un gouvernement réceptif à la cause de l'africanisme, une législation du patrimoine historique bonne et à jour, et un pays désireux de célébrer sa nouvelle identité africaine. Alors, qu'est-ce qui a mal tourné ?

En revue, beaucoup d'entre nous ont été forcés de conclure que notre attachement à une esthétique africaine a été cela : romantique au mieux, et peut-être même la preuve d'un état d'esprit colonial au pire. J'ai depuis longtemps appris à reconnaître l'art mural africain comme une expression de la résistance d'un peuple contre l'oppression des maîtres néocoloniaux, mais j'ai maintenant commencé à penser que l'architecture de nos populations rurales dans son ensemble a fait partie de cette résistance.

Cela ne signifie pas nécessairement la fin d'une tradition en Afrique de l'Ouest, ou ailleurs d'ailleurs. Je crois que l'esprit humain est irrépensible et qu'avec le temps, d'autres valeurs s'affirmeront et de nouvelles traditions surgiront. En attendant, il est urgent que le langage et la technologie de l'ancien ordre soient enregistrés et préservés afin que le nouveau puisse connaître ses racines historiques.

BIBLIOGRAPHIE

- 1) BEINART, Julien. 1977. Modèles de changement dans un environnement de logement en Afrique. Essai dans SHELTER, SIGN & SYMBOL, Paul Oliver, Ed. New York: The Overlook Press.
- 2) CARVER, Norman F. 1979. Hilltowns italiens. Kalamazoo, Michigan : Document Press. 144-159.
- 3) FLETCHER, Rampe. 1961. Une histoire de l'architecture sur la méthode comparative. 17ème édition. Londres : Athlone Press.
- 4) FORDE, C Daryll. 1934. Habitat, économie et société. Londres : Methuen.
- 5) FRAMPTON, Kenneth. 1980. Architecture moderne : Une histoire critique. Londres : Tamise et Hudson.
- 6) FRESCURA, Franco. 1999. Art rural et résistance rurale : la montée d'une tradition de décoration murale en Afrique australe rurale. LIEN CULTUREL. Institut des relations internationales, Zagreb, Croatie, Numéro spécial 1998-99. 151-170.
- 7) GUIDONI, Enrico. 1978, Architecture primitive. New York: Abrams.
- 8) JENCKS, Charles. 1985. Mouvements modernes en architecture. Harmondsworth, Angleterre: Penguin Books.
- 9) LAUGIER, Marc-Antoine. 1977. Un essai sur l'architecture. Los Angeles : Hennessey et Ingalls.
- 10) LLOYD, John, et MITCHINSON, John. 2008. Baner avancé. Londres : Faber & Faber.
- 11) OLIVIER, Paul. 1975. Abri, signe et symbole. Londres: Barrie & Jenkins.
- 12) SMITH, Anna H. 1971. Noms des rues de Johannesburg. Johannesburg: Juta & Co.
- 13) VENTURI, R, SCOTT-BROWN, D et IZENOUR, S. 1972. Apprendre de Las Vegas. Cambridge, Massachusetts : MIT Press.

- 14) **VIOLLET-LE-DUC**, EE. 1876. Les habitations de l'homme à tous les âges. Londres : Sampson Low.
- 15) **YAVO**, Philippe. 2001. L'architecture Lobi en Côte d'Ivoire. WITS University Publisher.